

Lynda Guillemaud

Le vent des
Lumières



Roman

Lynda Guillemaud

Le vent des Lumières

© Lynda Guillemaud, 2019

ISBN numérique : 979-10-262-0257-8



Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*À Jeannine, ma prof de français et d'histoire-géo au collège,
première lectrice des aventures d'Eléonore,
pour m'avoir encouragée sans relâche dans l'écriture.*

« *Le vent, qui éteint une lumière, allume un brasier.* »

Pierre-Augustin Caron de Beaumarchais,

Le Barbier de Séville, II, 2 (1775).

Première époque

1778 – Le vent d'Amérique

*Quelles que soient les barrières que l'on vous
oppose, il est en votre pouvoir de vous en
affranchir, vous n'avez qu'à le vouloir.*

**Olympe de Gouges, *Déclaration de la femme
et de la citoyenne* (postambule), 1791.**

CHAPITRE 1

Une forme noire glissa dans le jardin et longea silencieusement l'enceinte de l'abbaye Saint-Georges. Une fois entrée, la jeune fille rejeta la capuche de sa longue cape et se dirigea vers le majestueux bâtiment principal à pas de loup. Une agitation inhabituelle régnait dans les couloirs de l'institution. Lorsque la pensionnaire se faufila dans la galerie qui menait à sa chambre, elle constata que sa porte était ouverte.

— Tudieu ! grimaça-t-elle entre ses dents. Il semblerait que cette fois mon escapade ne soit pas passée inaperçue...

D'un mouvement vif, elle se cacha dans un renforcement de mur et sortit les livres de son aumônière pour les dissimuler sous ses jupes.

Régulièrement, elle faussait compagnie aux bénédictines pour se rendre en cachette derrière le Parlement de Bretagne tout proche. La boutique de M. Duclos regorgeait d'écrits de toutes sortes, y compris ceux que l'on se passait sous le manteau et que le libraire ne présentait qu'aux habitués. Les rayons, fort garnis, croulaient sous le poids des ouvrages et certains, faute de place, restaient dans des caisses de bois posées à même le sol. L'odeur de papier imprimé imprégnait ce petit temple dévolu au texte et dont le propriétaire se faisait volontiers l'humble prêcheur.

M. Duclos l'accueillait comme on reçoit les clientes importantes, tout en se permettant à chaque fois de la gronder un peu.

— Vous avez encore échappé à la surveillance des nonnes, mademoiselle, sermonnait-il avec un bon sourire. J'espère que vous êtes prudente, je ne me pardonnerais pas qu'il vous arrive quelque chose...

— Ne vous inquiétez pas, monsieur Duclos. Je fais très attention... Chez les Chaulanges, on est audacieux mais pas téméraire.

Sec et ridé, M. Duclos avait passé sa vie sur les escabeaux de son échoppe. Et à se jucher ainsi pour atteindre les rayons les plus hauts, il ne s'était pas voûté comme les hommes de son âge. Derrière ses bésicles, le

vieillard n'avait pas son pareil pour deviner les attentes de ses acheteurs. Il connaissait bien maintenant Éléonore et sa soif de savoir que les enseignements des bénédictines de Saint-Georges de Rennes ne satisfaisaient pas.

Ce jour-là, M. Duclos avait remis à Éléonore de Chaulanges un ouvrage imprimé sur un papier de belle qualité, d'un auteur anonyme, qui s'intitulait *Lettres Persanes*.

— Est-ce donc là un livre défendu ? avait demandé la jeune fille, la curiosité mise en éveil.

— Certes non. Mais ce livre est en fait de M. de Montesquieu. Il y a là-dedans une critique des mœurs assez piquante, et une histoire de sérail plutôt licencieuse... Cela dit, c'est un ouvrage de jeunesse peu subversif. Je vous montrerai plus tard d'autres œuvres plus monumentales de cet auteur.

Il avait ajouté deux ouvrages de Bayle et de Fontenelle qu'Éléonore avait glissés dans son aumônière comme un vrai trésor. Son père disait souvent qu'il fallait savoir prendre des risques lorsqu'on le jugeait utile. Au diable les interdictions des nonnes !

Cependant, cette fois, elle allait devoir la jouer fine si elle ne voulait pas être découverte. Elle prit une profonde inspiration et se dirigea vers sa chambre en arborant un grand sourire candide, qui se figea à l'instant où Éléonore reconnut la Mère supérieure, postée devant sa table de travail.

La chose allait être plus compliquée qu'elle ne le pensait.

— Mademoiselle de Chaulanges ! gronda la supérieure en détachant les syllabes. Pouvez-vous m'expliquer d'où vous venez ?

Éléonore ne répondit pas et ne baissa pas la tête comme elle aurait dû le faire, en signe de soumission.

— Vous étiez encore en ville, n'est-ce pas ?

Éléonore soutint bravement le regard inquisiteur de l'abbesse et acquiesça lentement. Mère Sainte-Odile leva les yeux au ciel en passant sa main sur

son front. Depuis qu'elle se trouvait au couvent, cette jeune fille n'avait cessé de lui donner du fil à retordre.

Éléonore, à la différence de sa sœur Sophie qui l'avait précédée en ces lieux, n'avait jamais voulu s'habituer à la discipline de l'institution, regrettant amèrement le château cossu de Port-Louis où elle était née et où elle avait passé la plus grande partie de son enfance, sous la férule bienveillante du baron de Chaulanges, son père. Abonné à l'Encyclopédie de MM. Diderot et d'Alembert, il faisait partie de cette noblesse doucement anticonformiste qui changeait avec les "Lumières".

Très tôt, elle avait appris à monter à cheval et à manier les armes, suivant son père à la chasse et à la pêche comme le fils qu'il n'avait jamais eu. Cependant, lorsqu'elle eut quatorze ans, sa mère avait décidé qu'il était temps pour elle de suivre une éducation de jeune fille. Le jour où, à Versailles, Louis XV rendait son dernier souffle en laissant le trône à un jeune roi de vingt ans marié quelques années plus tôt à Marie-Antoinette d'Autriche, Éléonore entra chez les Bénédictines de Rennes. Comme elle avait trop goûté à la liberté pour se laisser enfermer dans un cloître, la jeune fille prenait la poudre d'escampette dès que les nonnes avaient le dos tourné. Son esprit farouche et indépendant désespérait les religieuses depuis quatre ans.

Elle ne faisait rien comme les autres jeunes filles : elle ne s'intéressait ni à la mode, ni à la danse et encore moins à la dévotion. De tous les enseignements que le couvent dispensait, elle ne montrait de l'intérêt que pour l'écriture, les mathématiques, la géographie et la théologie, rudiments intellectuels qu'un professeur du collège des garçons venait leur inculquer chaque matin. Elle maniait la rhétorique comme aucune autre, mais elle avait parfois des réflexions étranges, à la limite du blasphème. La Mère Supérieure, en la prenant sur le fait, ne pouvait laisser passer cet ultime affront.

— Ce n'est pas la première fois que vous outrepassiez délibérément les règles de notre établissement, reprit la supérieure d'une voix ferme. Votre insolence et votre liberté d'esprit ont une influence désastreuse sur vos

compagnes et la réputation de cette institution... Je ne peux pas tolérer plus longtemps une telle conduite ! Je me vois par conséquent contrainte de vous renvoyer. Par égards pour votre rang et en souvenir de votre sœur qui était une pensionnaire exemplaire, j'épargnerai à votre famille la honte d'un renvoi public... En attendant votre départ, vous serez en pénitence dans votre chambre et vous n'en sortirez pas. Vous dînez et souperez ici. Pour vos ablutions et besoins naturels, une sœur accompagnera le moindre de vos mouvements hors de cette pièce. C'est bien compris ?

Éléonore dut se faire violence pour ne pas sauter au cou de la supérieure pour la remercier. De sa punition, elle n'avait retenu qu'une chose : elle allait quitter cette affreuse prison et rentrer chez elle ! Une immense bouffée de joie gonfla sa poitrine et elle baissa la tête, comme un signe de repentance, mais qui ne servait qu'à mieux dissimuler son sourire. La Mère supérieure, pas dupe, tourna les talons.

Les jours suivants, cloîtrée dans sa cellule monacale à l'abri des regards inquisiteurs des sœurs, Éléonore découvrit les *Lettres Persanes*, dans lesquelles l'auteur se livrait à une habile satire de mœurs sous couvert d'être la réaction de surprise de deux étrangers en voyage.

Bousculée dans ses croyances, la jeune fille ne pouvait cependant s'empêcher d'admettre la justesse des arguments avancés. Histoire de sérail, les *Lettres Persanes* ? Ce n'était ni plus ni moins qu'une attaque hardie contre la monarchie. Dans son sillage, elle lut Fontenelle qui expliquait la croyance au surnaturel par l'ignorance : les premiers hommes, ne comprenant pas les phénomènes naturels, les avaient attribués à des divinités supérieures.

Éléonore profita de la tranquillité offerte par sa pénitence pour réfléchir, non pas sur la Bible, comme elle l'aurait dû, mais sur les quelques livres qu'elle avait réussi à cacher. Elle voulait approfondir, en apprendre plus, se prit à penser liberté, politique, droit, des choses qu'il n'était pas sain de penser lorsque l'on était une jeune fille de bonne famille de seize ans.

Pourquoi les nonnes leur enseignaient-elles tant de fausses vérités ? Pourquoi des croyances injustifiées gardaient-elles leur légitimité aux yeux